

Études littéraires africaines

ATANGANA KOUNA (Christophe Désiré), *La Symbolique de l'immigré dans le roman francophone contemporain*. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2010, 285 p. – ISBN 978-2-296-11215-5



Catherine Mazauric

Numéro 30, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1027351ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1027351ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mazauric, C. (2010). Compte rendu de [ATANGANA KOUNA (Christophe Désiré), *La Symbolique de l'immigré dans le roman francophone contemporain*. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2010, 285 p. – ISBN 978-2-296-11215-5]. *Études littéraires africaines*, (30), 108–109. <https://doi.org/10.7202/1027351ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

l'Homme » (p. 242). Comme l'arc-en-ciel, toute la production poétique de Tchicaya ne serait qu'« une seule parole aux tours variés » (p. 242).

Lorsque le lecteur referme le livre, il reste cependant sur sa faim, car les affirmations gratuites et les approximations le laissent quelque peu sceptique, et la lecture structuraliste ne semble guère opérationnelle. Malgré ces réserves, l'ouvrage contribue à rendre accessible une œuvre jugée hermétique.

■ Yves MBAMA NGANKOUA

ATANGANA KOUNA (CHRISTOPHE DESIRE), *LA SYMBOLIQUE DE L'IMMIGRE DANS LE ROMAN FRANCOPHONE CONTEMPORAIN*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CRITIQUES LITTERAIRES, 2010, 285 P. – ISBN 978-2-296-11215-5.

C'est à partir de la figure de l'immigré que cet ouvrage, que l'on suppose issu d'une thèse de doctorat en littérature comparée, aborde l'immigration en littérature. Il est constitué de trois parties : un portrait de l'immigré, assorti des motivations qui le poussent au départ ; puis le tracé de son parcours migratoire ; et enfin la « reconfiguration identitaire » qui s'ensuit, notion bien sûr empruntée à Paul Ricœur, et dont on peut regretter qu'elle soit ici ramenée aux seules « nouvelles postulations de l'identité du personnage nées de sa confrontation avec les natifs » (p. 27), quand elle procède avant tout du *récit* identitaire de soi produit par les différents énonciateurs.

Cette exploration est conduite à partir d'un corpus formé d'œuvres de quatre auteurs dits « francophones » à des titres divers : *Le Petit Prince de Belleville* et *Maman a un amant* de Calixthe Beyala, *Desirada* de Maryse Condé, *Désert* de Jean-Marie Gustave Le Clézio, et *Aliocha* d'Henri Troyat. La thèse du livre repose sur l'idée que « le champ littéraire francophone dévoile une crise identitaire qui se cristallise chez l'immigré » et que, « paradoxalement, le statut de ce dernier se pose comme l'alternative à cette crise » (p. 26) ; d'où le titre de l'ouvrage, car l'immigré y est pris comme « le signe [...] d'autre chose qui va au-delà de la perception primaire et de surface qu'on a de lui », et qui « pourrait être annonciateur ou énonciateur d'autres valeurs » (p. 26). Aussi la recherche se présente-t-elle comme une « lecture de l'imaginaire social relatif à l'étranger », une « investigation de l'imaginaire de l'étranger dans le roman francophone » (p. 27).

Au-delà de l'hétérogénéité relative du corpus quant aux dates de parution (1980 pour *Désert*, les années 1990 pour les autres œuvres, ce qui, bien sûr, a des conséquences pour l'imaginaire social dont chaque récit se nourrit), quant aux périodes historiques et aires géographiques dépeintes, et quant aux genres littéraires (un seul des récits étant autobiographique), on est conduit à s'interroger sur la façon dont tel ou tel des romans reproduit cet imaginaire social en ce qu'il a parfois de plus stéréotypique, car il reste un imaginaire de l'Autre, fût-il exalté et partiellement idéalisé (Lalla dans *Désert*), ou largement parodique (la famille malienne campée avec truculence par C. Beyala), quand d'autres vont plutôt s'attacher à la déconstruction de cet agrégat à partir d'un cheminement plus intime, comme celui des personnages de *Desirada*. On observe ainsi, de la part de l'analyste, une oscillation entre des généralisations décontextualisées et parfois caricaturales (p. 45, 89, 91), attachées à l'immigration et à ses différentes figures, et des observations plus fines, tirées du corpus, qui vont à l'encontre de ces jugements généraux. Cette oscillation nous paraît procéder de la difficulté qu'il y a à aborder une « communauté immigrée » (p. 58) postulée initialement, à travers un corpus qui tend souvent à en démentir l'existence, à moins qu'il ne s'en désintéresse plus simplement, et sans référence explicite aux différentes postures énonciatives qui s'y décèlent.

Ces réserves faites, on appréciera, outre l'analyse fouillée de chaque roman pour ce qui relève de la problématique, la clarté des typologies retenues, comme celles des figures d'immigrés (p. 95), ou encore le classement des motivations qui président au départ (p. 108). Enfin, l'ouvrage assigne, en sa dernière partie, une issue nette à cette symbolique de l'immigré qu'il s'est attaché auparavant à méthodiquement décrire et cartographier. À partir d'une réflexion de Jean-Marc Moura (p. 217) qui situe l'appréhension de l'altérité entre, d'une part, l'idéologie « qui décrit l'étranger à la société dans les termes mêmes de cette société », et, d'autre part, l'utopie « qui le fait selon les termes excentriques », le propos s'ouvre généreusement à la « pensée de l'errance » chère à Glissant, dévoilant le personnage de l'immigré comme « symbolique d'une utopie » (p. 201), celle d'une « mise en désuétude des frontières » (p. 259).

■ Catherine MAZAURIC